

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

Numéro 34 (avril 2003)
Le Rêve de D'Alembert

Annie Ibrahim

Maupertuis dans *Le Rêve de D'Alembert* : l'essaim d'abeilles et le polype

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Annie Ibrahim, « Maupertuis dans *Le Rêve de D'Alembert* : l'essaim d'abeilles et le polype », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 34 | avril 2003, document 7, mis en ligne le 24 février 2011. URL : <http://rde.revues.org/index160.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rde.revues.org/index160.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Annie IBRAHIM

Maupertuis dans *Le Rêve de D'Alembert* : l'essaim d'abeilles et le polype

La construction d'une cohérence contradictoire, seule capable de soutenir le monisme matérialiste affirmé depuis la *Lettre sur les Aveugles* et pleinement revendiqué dans les *Éléments de physiologie* s'accomplit dans *Le Rêve*. Diderot y invente une forme philosophique inédite, susceptible de rendre raison du double problème soulevé par l'intelligibilité de l'unité de l'organisme et de la formation des vivants. Face à l'échec des morphogénèses mécanistes et préformationnistes, cette *forme philosophique* est à la recherche d'un *concept de forme* exigeant un triple requisit : une puissance d'individuation, un réseau d'informations internes et une force productrice. Dans cette aventure, Diderot s'est approprié — tantôt avec fidélité, tantôt par trahison — des éléments de la tradition philosophique et scientifique du passé mais aussi les travaux et conversations de ses amis philosophes, savants, artistes, politiques, médecins. Parmi cette assemblée nombreuse et hétéroclite dont le foisonnement est favorisé par la forme dialoguée et les jeux d'écriture du *Rêve*, la place de Maupertuis est singulière et ne va pas de soi : certes on l'attend et l'on se félicite de tel ou tel apport, mais à la fois on s'étonne et l'on redoute cette voix silencieuse qui risque de jeter plus d'embarras que de lumière dans l'élaboration exigeante du matérialisme inactuel du *Rêve*.

En effet, d'une part, deux raisons permettent de voir en Maupertuis un appui pour la conjecture de Diderot dans *Le Rêve* :

1. On peut s'accorder sur le lieu où gît la difficulté fondamentale du matérialisme de Diderot ici, dans cet entrecroisement entre deux thèmes philosophiques et biologiques anciens et classiques avec deux problématiques formulées en termes nouveaux et sources d'affrontement. Deux doctrines abondamment illustrées par la tradition — la théorie de la génération et

celle de l'organisme — croisées par deux problématiques : faut-il, à la manière de Buffon, distinguer matière vivante et matière morte ? Qu'en est-il de l'unité d'un vivant, voire du tout de la Vie, et singulièrement de l'unité ou du tout du moi ? La *Lettre XIV*¹ et les questions qui terminent la *Vénus Physique*² suggèrent l'hypothèse d'une combinatoire de parties dont les fonctions vitales convergent vers celles de l'organisme entier qui leur est analogue. L'audace de Maupertuis est d'incarner sinon de résoudre la tension que cette conjecture établit entre ces quatre interrogations, en proposant de voir dans la « perception sensible » de la molécule leur point de contact — l'autre nom de la Vie, mais aussi, comme on sait, des principes d'intelligence, du désir, de l'aversion, de la mémoire³. Il y faut rien moins que la convocation, par-delà la chaîne perceptive de la monade leibnizienne et le détournement de l'attraction newtonienne, d'un double hylozoïsme (épicurien et stoïcien), de l'épigenèse cartésienne débarrassée du mécanisme, et d'une sorte de loi de l'accidentalité ou de la contingence des rencontres par le relais de certains articles du *Dictionnaire* de Bayle⁴.

2. Deuxième raison : le « programme » du *Rêve* est annoncé surtout dans les quinze Questions par lesquelles s'achèvent les *Pensées sur l'interprétation de la nature* et dans les *Pensées L* et *LI*⁵ où l'apostrophe de Diderot donnera lieu aux *Réponses* de Maupertuis *aux objections de M. Diderot* publiées en appendice au *Système de la Nature* de 1756⁶. Là se construisent la problématique du tout et celle de la sensibilité physiologique et psychique de la matière vivante, autour de quoi délire le personnage de D'Alembert. A ce titre, les rencontres entre Maupertuis, Diderot et D'Alembert, de l'été 1753 à l'été 1754, et la lecture sans doute simultanée de la *Dissertatio* du Docteur Baumann⁷, de la *Protogée* de Leibniz⁸

1. Sauf indication contraire, pour les *Lettres*, nous utilisons l'édition des *Œuvres* de Maupertuis (1756), J.-M. Bruyset, Lyon, 4 vol. II, p. 270-271.

2. *Vénus Physique* (1745) Aubier, 1980, coll. Palimpseste, p. 145-147.

3. *Système de la nature* (désormais cité *SN*), (1756) Vrin reprise, Paris, 1984, chap. XIV, p. 147.

4. *Dictionnaire historique et critique*, en particulier les articles : Caïnites, Dicéarque (note C), Gassendi, Hobbes, Leibniz, Leucippe, Lucrèce, Rorarius, Sennert (note C), Spinoza.

5. Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature L* et *LI*, *VER*, I, p. 587-591.

6. *SN*, éd. cit., p. 185-216.

7. *Dissertatio inauguralis metaphysica de universalī naturae systemate*. Thèse soutenue à Erlangen en 1744 par le Docteur Baumann ; l'auteur ayant été bientôt reconnu, l'ouvrage fut réédité en français, puis en 1754 une nouvelle traduction donna le titre d'*Essai sur la formation des corps organisés*, toujours sous l'anonymat. Les *Œuvres* de 1756 reprennent la première traduction française sous le titre de *Système de la nature*.

8. C'est sans doute sur les conseils du chevalier Jaucourt, éditeur de la *Théodicée*, ou sur ceux de Buffon (?) que Diderot achète en 1752 ce texte de Leibniz où il trouvera, à travers la traditionnelle doctrine mosaïque de la formation de l'univers, l'idée d'une matière liquide dont les forces en fusion font émerger des formes.

et des textes de vulgarisation du newtonianisme⁹ sont à compter parmi les impulsions essentielles à l'élaboration du *Rêve*.

Mais Maupertuis pourrait bien jouer dans ce dialogue le rôle silencieux d'un fauteur de troubles :

1. Qui, plus que lui, accentue le caractère aporétique de la physiologie du *Rêve* ? On sait que le premier *Entretien* entre Diderot et D'Alembert s'ouvre sur la possibilité de trouver une alternative à l'opposition stérile entre le principe d'une création de la vie et l'atomisme mécaniste¹⁰. Pour Maupertuis, ces deux systèmes sont des impasses qu'il refuse même d'examiner dans les paragraphes 63 et 64 du *Système de la Nature*¹¹. Diderot, lui, dès 1747, dans les alinéas 19 et 20 de l'Allée des Marronniers dans la *Promenade du Sceptique*, avait donné au philosophe la force de se débarrasser du « code divin » :

Volontiers, repartit l'aveugle ; mais je veux recourir de temps en temps à l'autorité de notre code. Le connaissez-vous ? C'est un ouvrage divin. [...] Eh ! laissez-là votre code, dit le philosophe. Battons-nous à armes égales. Je me présente sans armure et de bonne grâce, et vous vous couvrez d'un harnois plus propre à embarrasser et à écraser son homme qu'à le défendre. J'aurais honte de prendre sur vous cet avantage. Y pensez-vous ? Et où avez-vous pris que votre code est divin ?¹²

2. Or, l'ambiguïté de la position de Maupertuis tient d'une part à son allégeance à ce « code divin », d'autant plus ambivalente que, de temps en temps il la récusé ou au moins en dénonce les faiblesses, et d'autre part à l'audace de l'affirmation d'un monisme organiciste qui admet l'hétérogénéité radicale des éléments constituants ultimes. L'une des principales difficultés de l'interprétation de cette thèse et, par conséquent, la difficulté de mesurer l'enjeu de l'« effet Maupertuis » dans *Le Rêve*, tiennent à la nature complexe et variable dans le développement de son œuvre de sa position téléologique réduite par certains à une théologie physique.

3. Enfin, l'hommage — même réservé — de dom Deschamps reconnaît en Maupertuis le seul physiologiste des Lumières qui, sans négliger l'ordre de l'expérience, mette en perspective ses recherches sur l'horizon métaphysique du Tout de l'Être, illustré par les métaphores de l'essaim d'abeilles et du polype. Les conversations de Diderot avec le « moine

9. A la traduction de l'*Optique*, par Pierre Coste, en 1720, il faut bien sûr ajouter les *Institutions de physique* de Madame du Chatelet, parues en 1740.

10. VER, I, p. 611.

11. SN, p. 182-183.

12. *La promenade du sceptique*, VER, I, p. 109-110.

athée »¹³ pendant l'été 1769 consacré à l'écriture du *Rêve* n'auront pas manqué d'en faire état.

Avant cette période, l'évocation de Maupertuis dans l'œuvre de Diderot au début des *Pensées sur l'interprétation de la nature*¹⁴ le condamne à disparaître comme tous les grands géomètres d'Europe, au profit des belles-lettres et de la science expérimentale. Par une sorte de curieuse prémonition, pour qui n'avait sans doute pas encore mesuré le poids du phénoménisme et l'importance de la contingence dans la pensée de celui qui n'était alors qu'un mathématicien intéressé par la courbure de la terre au pôle, Diderot ajoute :

La région des mathématiciens est un monde intellectuel où ce que l'on prend pour des vérités rigoureuses perd absolument cet avantage lorsqu'on l'apporte sur notre terre. On en a conclu que c'était à la philosophie expérimentale à rectifier les calculs de la géométrie, et cette conséquence a été avouée, même par les géomètres. Mais à quoi bon corriger le calcul géométrique par l'expérience ? N'est-il pas plus court de s'en tenir au résultat de celle-ci ? [...]. C'est une espèce de métaphysique générale, où les corps sont dépouillés de leurs qualités individuelles (*ibid.*).

Mais la variété de ses travaux étend sa curiosité aux recherches sur les courbes géométriques, sur la quantité de mouvement et la conservation des forces vives, sur l'attraction newtonienne et la figure de la terre, sur l'interprétation des phénomènes lumineux et acoustiques ; il se montre très tôt curieux des phénomènes concernant les êtres vivants et le problème de leur génération.

Dès l'examen de l'hypothèse du « docteur d'Erlang » que Diderot se propose « d'ébranler », la pensée *L. Sur l'interprétation de la nature* témoigne de l'attention portée par son auteur à la double métaphore du polype et de la grappe d'abeilles qui, ainsi rassemblés dans une comparaison, illustrent, entre autres, l'idée d'un animal prototype originaire :

Certains éléments auront pris nécessairement une facilité prodigieuse à s'unir constamment de la même manière ; de là, s'ils sont différents une formation d'animaux microscopiques variée à l'infini ; de là, s'ils sont semblables, les polypes, qu'on peut comparer à une grappe d'abeilles infiniment petites, qui, n'ayant eu la mémoire vive que d'une seule situation, s'accrocheraient et demeureraient accrochées selon cette situation

13. C'est en ces termes que Diderot le décrit à Sophie dans la même lettre du 31 août 1769 où il lui annonce qu'il a « fait un Dialogue entre D'Alembert et [lui] ». VER, V, p. 969.

14. VER, I, p. 560-561.

qui leur serait la plus familière. [...]. De là, [...] une infinité d'êtres émanés d'un premier être ; un seul acte dans la nature.¹⁵

On mesure combien Diderot, dès 1754, était conscient de la signification et de la portée du traitement de cette métaphore par Maupertuis, bien loin de la comprendre comme l'illustration d'une sorte de mécanisme organiciste à la manière de Bordeu. Dans l'article OBSERVATION de l'*Encyclopédie*¹⁶, Menuret de Chambaud confond les deux savants dans une même réduction des mouvements du corps à « une simple liaison d'actions ». Dans ses *Recherches anatomiques sur la position des glandes et sur leur action*, Bordeu avait en effet eu recours à cette même métaphore — sans lui adjoindre la comparaison avec les polypes — « pour bien sentir l'action particulière de chaque partie »¹⁷, se représentant ainsi l'organisme comme l'ensemble de phénomènes d'équilibration et d'interaction repérables dans les structures anatomiques. D'où le traitement de cette métaphore dans ses *Recherches* :

Nous comparons le corps vivant, pour bien sentir l'action particulière de chaque partie, à un essaim d'abeilles qui se ramassent en pelotons et qui se suspendent à un arbre en manière de grappe ; on n'a pas trouvé mauvais qu'un célèbre ancien ait dit d'un des viscères du bas-ventre qu'il était animal *in animali* ; chaque partie est, pour ainsi dire, non pas sans doute un animal, mais une espèce de machine à part qui concourt à sa façon à la vie générale du corps. Ainsi pour suivre la comparaison de la grappe d'abeilles, elle est un tout collé à une branche d'arbre, par l'action de bien des abeilles qui doivent agir ensemble pour se bien tenir ; il y en a qui sont attachées aux premières et ainsi de suite ; toutes concourent à former un corps assez solide, et chacune cependant a une action particulière à part (*ibid.*).

La fonction d'un organe est la résultante de l'équilibration et de l'interaction de *forces* intervenant sur cet organe comme *centre*, à commencer par la force propre de l'organe lui-même. D'où l'exemplarité des glandes pour penser la modalité du tout d'un organe :

Quoique les glandes ne soient pas comprimées comme on l'avait pensé, il est assuré que les parties font effort les uns contre les autres, et ces effets réciproques les soutiennent dans leurs fonctions, qui doivent nécessairement varier, suivant que la résistance opposée à la partie qui agit par celle du voisinage est plus forte¹⁸.

15. *Ibid.*, p. 588-589.

16. Voir ci-dessus l'article de Colas Duflo.

17. *Recherches anatomiques sur la position des glandes et sur leur action*, G.F. Quillau père, Paris, 1751, § CXXV, p. 187. Voir ci-dessus l'article de Dominique Boury, note 23.

18. *Ibid.*, § CVIII, p. 163-164.

Et Bordeu d'avoir recours aux concepts de « département », « cercles », assurant que « la moindre partie peut être regardée comme faisant, pour ainsi dire, corps à part » (*ibid.*). A la recherche du mécanisme régulateur des fonctions, il est conduit à l'étude du fonctionnement nerveux et du cerveau :

Les nerfs ont une action qui augmente d'autant plus qu'on les irrite davantage ; l'action du cerveau sur les nerfs n'est qu'une espèce d'irritation qui a son effet parce que les nerfs sont disposés à la recevoir ; car s'ils étaient comme ceux d'un cadavre ou qu'ils eussent perdu la force qui était de leur essence dans le vivant, ou la modification que la vie ou l'action des vaisseaux faisaient sur eux, il est évident que toutes les secousses seraient infructueuses ; on pourrait conclure, dans cette idée, qu'il ne manque aux nerfs d'un cadavre, pour avoir l'action par eux-mêmes, que d'être mis au ton qui fait la vie¹⁹.

Si Bordeu convient que « tout cela est bien obscur sans doute » (*ibid.*) et qu'il ne prétend « donner ici qu'une manière de concevoir les choses, des expressions métaphoriques, des comparaisons »²⁰, ce « ton qui fait la vie » c'est la sensibilité, confondue contre Haller avec l'irritabilité. Certes, « le sentiment [ou la sensibilité] revient dans toutes les fonctions ; il les dirige toutes »²¹, mais c'est la seule expérience psychologique du sentiment qui, emboîtée dans les « expressions métaphoriques » dont Diderot va s'emparer dans *Le Rêve*, permet de souligner les limites d'un modèle mécaniste. Bordeu garantit la scientificité de son propos en s'autorisant un recours purement méthodologique à l'analogie. En renonçant à cette prudence, l'audace de la conception maupertuisienne de l'organisme et de sa formation va fournir à Diderot d'autres armes mais perdre du même coup toute prétention sérieuse au statut de science. C'est C.F. Wolff, ce n'est pas Maupertuis, qui établit, en savant, l'épigenèse²². Quel est donc le registre théorique dans lequel l'auteur du *Système de la nature* inscrit les métaphores qui nous intéressent, et quel est le mode d'appropriation par *Le Rêve* de cette « philosophie » de la Vie ?

19. *Ibid.*, § CXXX, p. 200, note 1.

20. *Ibid.*, § CVIII, p. 163 et note 1.

21. *Recherches sur l'histoire de la médecine*, 1768, in *Œuvres Complètes*, Paris, Caille et Ravier, 1818, 2 vol in 8°, II, chap. VII, § II, p. 669.

22. Dans son Mémoire de 1766 *De formatione intestinorum*. Sur cette question, voir l'article de Georges Canguilhem : « Du développement à l'évolution au XIX^e siècle », *Thalès*, 1960, n° 1, rééd. 1985 ; nous nous permettons de renvoyer aussi à notre article : « Les théories de la génération au XVIII^e siècle. L'enjeu de l'épigenèse : l'exemple de Maupertuis », *dioti* 5, CRDP Midi-Pyrénées, 1999, p. 127-146.

La vieille doctrine des « affinités électives » reprise par Geoffroy en 1704 dans sa *Dissertation sur la génération de l'homme par les vers spermatiques* associée à l'attraction newtonienne fournit la première double analogie de l'expérience dont use Maupertuis. Depuis Étienne de Claves, en 1635, dans ses *Paradoxes ou traités philosophiques des pierres et pierreries contre l'opinion vulgaire*, que Gassendi avait lus, jusqu'aux *Lettres philosophiques sur la formation des sels et des cristaux* de Bourguet, en 1729, l'idée de particules dont la structure est identique au corps organisé qu'elles constituent, sert de modèle à la composition de la matière vivante et permet ainsi l'extension de l'hypothèse atomiste à l'organisation de toute matière, rejetant la solution de continuité entre les trois règnes. Déjà, dans son poème, Lucrèce avait rappelé l'homéométrie d'Anaxagore : « les os sont formés d'os infiniment petits et menus »²³ — et le chapitre XVII de la première partie de la *Vénus Physique* : « Pourquoi si cette force [la force d'attraction] existe dans la nature, n'aurait-elle pas lieu dans la formation du corps des animaux ? »²⁴. La conjecture de Maupertuis s'organise au cœur de la complexité de réseaux théoriques à partir desquels il bâtit son cadre spéculatif : il fait appel à l'histoire naturelle — essentiellement Descartes, Harvey et Buffon ; à la « méthode » scientifique — Locke et Newton ; aux expérimentateurs — Harvey et Needham ; à la théologie — Saint Augustin, Malebranche ; à la philosophie — Empédocle, Lucrèce, Spinoza, Leibniz, Condillac, Diderot lui-même. Quels sont, pour le problème qui nous occupe, les points forts de ces réseaux ?

La filiation leibnizienne paraît claire dans le *Système de la nature* :

L'intelligence que nous éprouvons en nous-mêmes indique nécessairement une source d'où émane, dans le degré qui convient à chacun, l'intelligence de l'homme, des animaux et de tous les êtres jusqu'aux derniers éléments »²⁵.

Les croyants n'ont pas besoin de s'alarmer ni de dire que « tout est perdu si l'on admet la pensée dans la matière »²⁶ puisqu'à partir du moment où l'on peut tolérer la présence d'une âme dans l'animal, il n'y a pas d'inconvénient à l'étendre jusqu'aux plantes et, par elles, jusqu'aux minéraux. Mais il faut une condition à cette « tolérance » : abandonner le style leibnizien de l'*architectonique du système* et prendre pour cadre

23. Lucrèce, *De Natura rerum*, trad. Ernout, Les Belles Lettres, 1962, chant I, vers 830-845.

24. *Vénus Physique*, éd. cit. p. 121.

25. SN, § LXV, p. 183.

26. *Ibid.*, § XV, p. 147.

théorique une enquête sur les mécanismes de l'organisation. Cette décision philosophique permet à Maupertuis de se donner l'intelligibilité de la démarche leibnizienne à partir d'un modèle newtonien : il procède à l'égard de la force vive de façon à la rattacher à la perception. La perception est le concept analogique de la force dans le cadre strict d'un *phénoménisme* nourri par l'influence de Berkeley, dans les *Réflexions sur l'origine des langues et la signification des mots*, comme dans la *Réponse à Boindin*²⁷ mais surtout dans la *Lettre IV* qui tranche de manière lapidaire la question de l'occasion extérieure de la perception : « Rien qui lui ressemble, ni qui puisse lui ressembler, car comment une perception ressemblerait-elle à un mouvement ? »²⁸. Cet horizon nominaliste trace la limite de l'accord de Maupertuis avec Condillac quant à leur commune critique de la pensée leibnizienne, lecture à contresens, à laquelle entre autres les *Lettres VII* et *VIII* avaient largement souscrit. Si les deux philosophes transgressent l'interdit théorique du système leibnizien — le mélange des ordres du réel — Maupertuis est conduit à repenser la définition de la perception et celle de la relation des particules élémentaires à la totalité de l'organisme, d'une manière qui ne sera finalement pas plus fidèle à Condillac qu'à Leibniz.

Pourtant, dans la *Lettre VIII* « Sur les monades », ces dernières sont radicalement métamorphosées et intégrées à une structure atomistique matérialiste : « Les monades pouvaient n'être dans leur principe que les éléments premiers de la matière, doués de perception et de force »²⁹. La *Lettre IX* précise cette définition :

Il faut cependant en venir à des parties d'une parfaite solidité qui les composent, à ces parties qui, n'admettant aucun pore, sont d'une dureté parfaite ; c'est dans ces corps élémentaires qu'il faut chercher les propriétés générales de la matière ; les corps composés nous les déguisent³⁰.

Le point irréductible qui permet à la fois de penser l'unité du corps et la tendance des particules matérielles à la reproduction des formes est la *perception* ou sensation, identifiée en nous par le « sentiment du soi ». Sa dégradation le long de l'échelle des êtres se déduit de notre capacité à en pouvoir juger obliquement et par analogie, comme nous jugeons les habitants des planètes, jusqu'à saisir dans l'huître ce même sentiment du soi, le plus léger et le plus confus de tous ! La perception matérielle

27. Ces deux œuvres, parues respectivement en 1748 et 1756, sont éditées par la Librairie Droz, Genève, Paris, 1971, avec une étude de Ronald Grimsley.

28. *Œuvres*, Hildesheim, Georg Olms, 1965, 4 tomes (Reproduction de l'édition de 1768). Lettre IV, t. II, p. 232.

29. *Ibid.*, p. 264.

30. *Ibid.*, p. 266.

apparaît donc véritablement chez Maupertuis comme le fondement et la loi de l'organisation. Mais le statut théorique de ce dispositif qui ne supporte ni la détermination de la *totalité* (à quoi conduirait son assimilation hâtive à une monadologie physique) ni la détermination de la *réalité substantielle* (à quoi le conduirait une allégeance au modèle sensualiste) appelle deux remarques pour tenter de saisir comment Diderot se l'approprie et sous quelles conditions la trace de cet héritage est assignable dans *Le Rêve*.

— La monade maupertuisienne désigne une unité fonctionnelle d'intégration liée à l'expérience spécifique des phénomènes d'organisation vitale. Si le concept de « monade physique » reste purement spéculatif, la notion de l'ordre qui s'y rattache circonscrit la limite d'applicabilité de tout concept d'intégration des éléments organiques à la seule *corrélation* des phénomènes. Tel est le concept du Tout qui « traduit » la métaphore de l'essaim, dans le § LIV du *Système de la nature*. Même si Maupertuis, fidèle au principe de ses analogies de l'expérience, insiste pour que ces limites ne soient pas transgressées, on se représente aisément la lecture de Diderot ou de quiconque aborde ce texte à travers la lunette matérialiste :

Mais chez nous, il semble que de toutes les perceptions des éléments rassemblées il en résulte une perception unique, beaucoup plus forte, beaucoup plus parfaite, qu'aucune des perceptions élémentaires, et qui est peut-être à chacune de ces perceptions dans le même rapport que le corps organisé est à l'élément. Chaque élément, dans son union avec les autres, ayant confondu sa perception avec les leurs, et perdu le sentiment particulier du soi, le souvenir de l'état primitif des éléments nous manque, et notre origine doit être entièrement perdue pour nous.³¹

— L'idée de la ressemblance héréditaire par enveloppement et développement d'un germe est niée au profit de l'idée d'une combinaison d'affinités qui se lient en fonction des circonstances ; la mémoire ne représente point le passé par la vue de la connexion qu'il a avec le Tout, mais par des rapports particuliers qu'il a avec notre perception présente. Les « circonstances » ne témoignent pas seulement d'une contingence externe qui perturberait la relation habituelle du passé au présent, et entraînerait ainsi une mutation ou un monstre, mais aussi d'une contingence interne, relative à l'énergie perceptive : selon son « degré d'activité »³², d'après la *Lettre XVII*, l'âme perçoit le passé, le présent ou l'avenir...

Lorsque Diderot confie à Mademoiselle de Lespinasse dialoguant avec Bordeu l'image de la grappe d'abeilles, le polype est maintenant la

31. *SN*, p. 172.

32. *Œuvres* (1756) t. II, p. 312.

métaphore de l'animal, voire de la vie du tout de l'univers. Quel chemin parcouru depuis la prudence — feinte ou non, peu importe ici — des *Pensées sur l'interprétation de la nature* qui préconisaient de référer la génération de l'animal à « l'impulsion d'une sensation semblable à un toucher obtus et sourd »³³ ! A quelle distance de ses propres réticences — feintes ou non, peu importe — Diderot se transporte-t-il en « amollissant » les pattes des abeilles, jusqu'à faire de la grappe continue une grappe contiguë ! Désormais, la mémoire étant au principe même de l'organisation du point vivant, la molécule organique s'étend à l'être vivant, les parties du moi à son unité, la sensibilité particulière à la sensibilité générale. Même les rêveries sur les hybrides, jusqu'aux délirants chèvre-pieds, ne semblent pas étrangères aux « expériences » de métissage méditées par Maupertuis³⁴. Si l'appropriation de ces conjectures par Diderot lui permet d'orienter sa philosophie vers la construction d'un matérialisme aléatoire, comment garantir la cohérence de cet « effet Maupertuis » à l'intérieur du dispositif du *Rêve* radicalement rétif à toute forme de cause-finalisme et à une idée du Tout transcendant un naturalisme strict ?

En ce qui concerne le cause-finalisme, il n'est sans doute pas excessif de surprendre plus d'une fois Maupertuis en conflit avec lui-même et d'être attentif aux interminables divergences entre ses commentateurs sur ce point. Les limites de cet article ne permettent pas d'ouvrir une fois de plus cet épais dossier ni de rappeler les nombreuses pièces qui plaident pour la condamnation de celui dont D'Alembert fit l'éloge dans le Discours Préliminaire de l'*Encyclopédie* et présenta ses ouvrages — le *Discours sur la figure des astres* et l'*Essai de cosmologie* — comme « le meilleur précis que nous connaissions [écrit par] le premier qui ait osé parmi nous se déclarer ouvertement newtonien » dans l'article ATTRACTION³⁵. Ce n'est, parmi de trop nombreuses remarques, ni celle de Kant dans l'*Unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu*, attribuant à Maupertuis la paternité « d'une loi plus haute, d'après laquelle est observée dans l'action la plus grande épargne d'effort possible »³⁶, ni celle de Darwin associant le principe de moindre action avec l'hypothèse la plus

33. VER, I, p. 591.

34. Considéré comme un expérimentateur médiocre, Maupertuis a néanmoins fait des tentatives de croisement entre espèces. Le chapitre IX de la *Vénus Physique* « Variétés dans les animaux » (éd. citée, p. 101-110). Sur cette question, voir l'intervention d'Anne Fagot : « Le transformisme de Maupertuis » et les discussions, dans les *Actes de la Journée Maupertuis*, Paris, Vrin, 1975, p. 163-181. Voir aussi les remarques de Jacques Roger dans le chapitre consacré à Maupertuis, dans *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*, Armand Colin, 1963, en particulier p. 475-481 et celles de François Duchesneau dans *La physiologie des lumières*, La Haye, Nijhoff, 1982, en particulier p. 245-249.

35. *Enc.* t. I, 854b.

36. *Pensées successives sur la Théologie et la Religion*, trad. Paul Festugière, p. 113-114.

« simple » sur l'origine de la vie³⁷ qui doivent autoriser l'assimilation de la philosophie de Maupertuis à une illustration de la fameuse Question 31 de la partie III de l'*Optique* de Newton où l'uniformité qui paraît dans le corps des animaux ne saurait pas plus que le mouvement des planètes relever d'un destin aveugle... Compte tenu du « militantisme » affiché par Maupertuis au milieu des conflits sévères, scientifiques, institutionnels, politiques et personnels qui agitèrent l'Europe des Académies en son temps ; compte tenu de la fidélité de Maupertuis à son principe dont il fait encore mention dans son tout dernier ouvrage, en 1758, un an avant sa mort, et de bien d'autres arguments qu'il n'y a pas lieu d'évoquer ici, rien ne nous autorise à enfermer l'auteur de la *Vénus Physique* dans une théologie physique aussi sommaire que stérile³⁸. C'est précisément à l'article VARIÉTÉS de cet ouvrage et dans la *Lettre sur le progrès des sciences*³⁹ qu'est évoquée la multiplication artificielle de la prodigalité de la nature vivante et le projet d'unions inter- et intra-spécifiques. Sans compter avec le passage d'une comète à proximité de la terre, dans la troisième partie de l'*Essai de cosmologie*, qui illustre le statut théorique de la *contingence* dont nous avons tenté de montrer ci-dessus la dimension fondatrice dans la doctrine maupertuisienne des affinités psychiques élémentaires. L'appropriation, par Diderot, de ce précieux dispositif exigeait du *Rêve* qu'il porte la tension essentielle au *Système de la nature* à un autre niveau. Il ne néglige pas de le faire, sans pour autant la renier, en référant son anti-finalisme résolu à la redéfinition radicalement matérialiste de l'« utile » que cherche la Nature. S'il y fallait l'autorité des origines, Lucrèce n'avait-il pas déjà, par l'étymologie de l'« utor », au livre V du *De Natura*⁴⁰, montré que c'est par sa force seule, sans intention ni fin, que le vivant accomplit l'impulsion du besoin, comme l'enfant qui ne parle pas encore montre du doigt l'objet qu'il désire ?

A la recherche de cette « cohérence contradictoire » que nous proposons plus haut comme fil directeur de cette enquête, la décision

37. Darwin, *De la variation des animaux et des plantes sous l'action de la domestication*, trad. française par Moulinié, Paris, Reinwald, 1868.

38. Sur ce problème, voir l'étude de Michel Fichant : « Téléologie et théologie physique chez Maupertuis » et les discussions, dans les *Actes de la Journée Maupertuis*, éd. cit. p. 141-161. Et, de nouveau, Jacques Roger dans *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*, en particulier p. 468-474. Éliane Martin-Haag donne un éclairage intéressant sur le rôle de Cudworth dans ce débat Diderot-Maupertuis autour des causes finales dans son article « Une source oubliée de l'histoire du matérialisme : Ralph Cudworth » dans *La Matière et l'Homme dans l'Encyclopédie*, Klincksieck, 1998, p. 51-68.

39. Article VARIÉTÉS de la *Vénus physique*, déjà cité, et *Lettre sur le progrès des sciences*, Aubier, coll. Palimpseste, 1980, p. 166-168.

40. Lucrèce, *De Natura rerum*, ed. cit., chant V, vers 1029-1032 : « A peu près comme nous voyons l'enfant amené par son incapacité même de s'exprimer avec la langue, à recourir au geste qui lui fait désigner du doigt les objets présents ».

matérialiste du Rêve ne doit-elle pas tolérer, pour bénéficier de l'héritage de Maupertuis, le profil autrement menaçant du « moine athée » ?

Diderot, travaillant à l'écriture du Rêve dans les soirées mêmes où il rencontre Deschamps, témoigne de son admiration pour ses ouvrages remplis « d'idées neuves et d'assertions hardies »⁴¹ où il reconnaît sans doute cette métaphysique libertaire⁴² à laquelle il donnera libre cours dans ses contes. Mais le moine, lui, dans ses *Observations métaphysiques*, rend hommage à Maupertuis et non à Diderot : « Le tout a été entrevu par le docteur Baumann comme prototype des êtres, c'est-à-dire pour ce qu'il est en effet, puisqu'il est leur premier objet de rapport »⁴³. C'est bien pourquoi le polype, en tant que métaphore de ce prototype originaire, était devenu une préoccupation philosophique majeure, depuis l'époque où Réaumur se confiait à Trembley dans sa *Correspondance*⁴⁴, jusqu'à Voltaire qui, à l'article « Polype » des *Questions sur l'Encyclopédie* se gardait bien de le considérer comme un animal. La présence implicite de Maupertuis dans les fréquentes occurrences du mot « tout » dans *Le Rêve* pose le problème du statut théorique de la nature de ces « végétaux animalisés » et de leur mode de reproduction. A ce titre, Needham avait pris la mesure de l'importance du débat entre Maupertuis et Diderot en rapportant les étonnantes propriétés du polype non pas à une spontanéité — impliquant finalité et spiritualité — mais à une vitalité — fondée dans un principe organique matériel⁴⁵. La présence de l'un des trois sens possibles du mot « tout » — ce qui ne laisse rien au-delà ; un édifice régulier, un assemblage de parties proportionnées et ordonnées, chacune à leur place ; un ensemble continu — engage l'alternative entre une philosophie du vivant et une métaphysique de la Vie. Héritier de la métaphore bordéviennne encore mécanisante de la grappe d'abeilles, et de celle, psychologisante mais phénoméniste, de Maupertuis, Diderot en fait dans *Le Rêve* une sorte d'épopée allégorique de la formation des mondes et de la prodigalité de la nature vivante, où le polype joue bien le rôle du prototype des êtres.

41. Lettre à Sophie Volland du 31 août 1769, VER, V, p. 969.

42. Nous empruntons cette expression à André Robinet, dans son étude : « Le concept de demi-lumière : Deschamps, Diderot et Hegel » dans *Dom Deschamps et sa métaphysique*, publié sous la direction de Jacques D'Hondt, PUF, 1974, p. 217.

43. *Ibid.*, p. 232. Sur ces questions, voir aussi, dans le même recueil d'articles, l'étude de Bernard Delhaume : « La métaphysique de dom Deschamps : l'Existence. Tout et le Tout », p. 185-207, et l'article d'André Robinet : « Place de la polémique Maupertuis-Diderot dans l'œuvre de dom Deschamps » dans les *Actes de la journée Maupertuis, op. cit.* p. 33-45.

44. *Correspondance inédite entre Réaumur et Abraham Trembley*, introduction par E. Guyénot, Genève, Georg et Cie, 1943, p. 65.

45. *Notes aux Nouvelles Recherches sur les découvertes microscopiques de Spallanzani*, in Spallanzani, *Nouvelles Recherches sur les découvertes microscopiques et la génération des corps organisés*, Londres et Paris, Lacombe, 1769, 2 vol., I, p. 162.

En faisant paraître en 1770 *La voix de la raison contre la raison du temps et particulièrement contre celle de l'Auteur du Système de la Nature* (de d'Holbach), dom Deschamps avertissait ses contemporains philosophes :

C'est à ces conditions que nos philosophes pourraient être fondés à détruire, et c'est là où je les attends. Je les mène loin sans doute, et très certainement au-delà de ce qu'ils peuvent ; mais il faut nécessairement qu'ils en viennent là, ou que leur Philosophie plie sous la religion, en convenant qu'elle est bien autrement en force qu'ils ne l'imaginaient⁴⁶.

Maupertuis écrivait dans son *Essai de philosophie morale* : « La vie est-elle autre chose qu'un souhait continuel de changer de perceptions ? »⁴⁷ Gageons que sa présence silencieuse dans *Le Rêve* a conforté Diderot dans sa décision d'alerter les lecteurs de son temps et ceux d'aujourd'hui : quel style inédit de téléologie, quel concept d'équilibre et quelle philosophie du Tout pourraient assurer la fermeté de la cohérence contradictoire de ce matérialisme aléatoire sans norme ni fin ?

Annie IBRAHIM
Lycée Chaptal, Paris

46. Cité par André Robinet dans son étude « Le concept de demi-lumière... », *op. cit.*, p. 231.

47. *Essai de Philosophie morale*, paru en 1749 en allemand, en 1751 en français, in *Œuvres*, 1756, *op. cit.* tome I, *Essai*, chap. II.